

UN MÉCÈNE ROUMAIN À PARIS: GEORGES B. ȘTIRBEY

MIHAI SORIN RĂDULESCU

Malgré les connotations négatives qu'on lui attribue souvent en mettant l'accent uniquement sur l'essor du sentiment national, voire nationaliste, le XIX^e siècle roumain reste une période fascinante qui contient encore beaucoup de mystères et de signes d'interrogation. Le développement de la conscience de soi s'est faite en même temps que l'ouverture envers l'Occident et il n'y a pas eu de contradiction entre ces deux orientations apparemment opposées de l'esprit public. Il y a eu plein de personnages qui ont agi dans ce sens-là et qui attendent leur restitution historiographique, des personnages dont la contribution à l'édification de la civilisation roumaine moderne reste méconnue. L'une de ces figures oubliées de nos jours est le prince Georges B. Știrbey, fils aîné du prince régnant Barbu Știrbey, et qui a déployé sa carrière militaire et politique durant le règne de son père¹.

Que reste-t-il de son souvenir de nos jours? Il s'agit du bâtiment d'un discret musée qui se trouve près de Paris, à Courbevoie (Bécon-les-Bruyères), et qui a été habité par le prince roumain presque un demi-siècle. C'est le musée de la ville de Courbevoie dont une partie est construite en style Louis XVI et une autre englobe le pavillon en bois des pays scandinaves à l'Exposition Internationale de Paris de 1878. Autour de la construction il y a un parc, d'où on peut avoir une belle perspective sur la Seine. À proximité du parc il y a un autre bâtiment intéressant qui a été le pavillon de l'Inde à la même exposition et qui était connu sous le nom de «Palais du maharadjah».

Le bâtiment du musée – l'ancien hôtel particulier de Georges Știrbey – est très composite vu que ses façades appartiennent à des styles très différents. Il porte le nom de musée «Roybet – Fould» en souvenir du fait que le peintre Ferdinand

¹ Georges B. Știrbey est mentionné dans beaucoup de documents publiés dans *Corespondența lui Știrbey-Vodă* (La correspondance de Știrbey-Vodă), publiée par N. Iorga, vol. I *Corespondența politică* (La correspondance politique), Bucarest, Institutul de Arte Grafice și Editură "Minerva", 1904, pp. 93, 197, 198, 219, 222, 224, 337, 342, 347, 350, 420, 484, 531, 603, 617. Voir également *Rapoartele Consulatului Austriei din București (1856–1859)* (Les rapports du Consulat d'Autriche à Bucarest), la transcription des documents, l'étude introductive, les résumés et les indices par Dan Berindei, Bucarest, Ed. Academiei Române, 1997, pp. XII, 4, 33, 78, 81, 91, 103–106, 145, 152, 185, 190–191, 203–204, 426–427, 501–502, 534, 612, 616, 623.

Roybet (1840–1920) a beaucoup fréquenté cet endroit étant un ami de Georges B. Știrbey. C'est sur l'Internet que j'ai appris que des tableaux de ce peintre académiste² se trouvent dans le musée, un tableau à lui pouvant être admiré aussi au Musée National d'Art de Bucarest. Le nom de «Fould» est également lié à la mémoire de ces lieux car l'épouse de Georges Știrbey avait été mariée auparavant à Gustave Fould, le fils d'Achille Fould (1800–1867)³, le fameux banquier et ministre des Finances de Napoléon III⁴. Le seul nom qui manque est paradoxalement celui de «Știrbey», mais je viens d'apprendre que malgré les à-peu-près huit décennies qui sont passées depuis sa mort, l'un des prix de peinture offerts par l'Académie des Beaux-Arts continue à s'appeler «Știrbey».

C'est d'ailleurs en essayant de visiter ce musée en juin 2001 – il était malheureusement fermé le jour où j'ai pu y aller – que l'idée de cette communication m'est venue. La vie de Georges B. Știrbey pourrait certainement constituer le sujet d'un livre et ici je ne fais qu'esquisser modestement ses principaux traits.

Il était destiné par son père à lui succéder au trône et c'est comme ça qu'on explique sa participation très tôt aux hautes fonctions publiques. Le témoignage du consul d'Autriche là-dessus me semble particulièrement intéressant: «En ce qui concerne le prince Știrbey même – il s'agit du père, bien entendu –, ça a toujours été son rêve de fonder ici une dynastie, qui régnerait sur un Etat le plus étendu possible. On nous écrit depuis Paris qu'il candiderait pour devenir hospodar, uniquement pour assurer pour l'avenir l'élection de son fils.»⁵ A la veille des événements de janvier 1859, le prince Barbu Știrbey pensait à l'unification des deux Principautés sous le sceptre de son fils aîné⁶. Toutefois, au moment de la

² Sur le musée de Courbevoie, voir sur l'Internet, les sites <http://www.hauts-de-seine.net/portail.jsp?docId=77413>, www.ville-courbevoie.fr, www.tourisme.hautsdesemaine.com, www.pdf.com, <http://www.ac-versailles.fr/arts/Ressource.asp?id=115&Dep=&Dep=&Nat=&Dom=&cle=>.

³ E.Lovinescu, *Memorii. Aqua forte* (Mémoires. Aqua forte), édition parue par les soins de Gabriela Omăt, Bucarest, Editura Minerva, 1998, p.70.

⁴ Il y a un fonds de la famille Fould aux Archives Nationales de Paris. Je me rappelle d'avoir vu à Paris, il y a quelques années, dans la librairie de l'Institut des Sciences Politiques, rue Saint-Guillaume, une monographie parue il y avait peu de temps sur la famille Fould. Sur Achille Fould, voir *Encyclopedia Britannica*, édition 2004.

⁵ *Rapoartele Consulatului Austriei din București (1856–1859)*, document no. 387 du 2 décembre 1858, p. 535: le consul autrichien le baron Karl von Eder écrivait à son ministre le comte von Buol: «Was den Fürsten Știrbey selbst betrifft, war es immer sein Traum, hier eine Dynastie zu gründen, die über einen so weit als möglich reichenden Staat zu herrschen hätte. Man schreibt aus Paris, er bewerbe sich um das Hospodarat, bloss um für die Zukunft die Wahl seines Sohnes zu sichern. Fürst Știrbey wird nicht durch eine Erhebung die Gründung seiner Dynastie und sein dakorumänisches Reich zu erreichen streben, er rechnet aber auf die Haltlosigkeit der Dinge in der Türkei und erachtet, wenn es ihm vorderhand gelingen würde, das Hospodarat der beiden Länder zu vereinigen, die Ereignisse auch die Verwirklichung der Dynastie herbeiführen würden» (traduction partielle en français, par M.S.R.).

⁶ Voir plus haut la note no. 5.

proposition de Cuza pour la candidature au trône de Bucarest, George Știrbey a tenu un discours en sa faveur, en voyant en lui le garant de l'unification des deux Principautés⁷.

Pendant le règne de Barbu Știrbey, son fils aîné avait été son envoyé spécial à l'étranger représentant ses intérêts auprès des empereurs d'Autriche⁸ et de France⁹. Il a été nommé en mars 1855 par le hospodar, grand spathaire ou «porte-glaive», ce qui voulait dire chef de l'armée¹⁰. Les missions diplomatiques remplies ont introduit Georges Știrbey dans un monde très cosmopolite que la ville de Paris a incarné le mieux pour le jeune aristocrate roumain. Il s'est établi dans la capitale de la France après la double élection de Cuza. Le témoignage le plus intéressant sur son séjour parisien se trouve dans les souvenirs du critique et historien littéraire Eugen Lovinescu: «Par une défaillance inexplicable de la mémoire je ne peux me rappeler par quelle circonstance j'ai été amené à prendre en tant que thèse principale de doctorat, Jean-Jacques Weiss, sur qui je ne m'imagine pas avoir eu des idées trop claires depuis le pays: le choix d'un tel sujet m'a fatalement mis en contact avec le vieux prince Georges Știrbei, ami de Weiss, son exécuteur testamentaire et l'éditeur posthume de plusieurs recueils d'articles, accompagnés par lui par des préfaces et des études... Vu que, mort presque centenaire, en 1925, le prince est devenu aujourd'hui l'objet des chroniques judiciaires parisiennes, à la suite d'un procès sensationnel d'héritage, quelques éclaircissements ne sont pas inutiles. Fils aîné du hospodar Barbu Știrbei, le prince Georges est né en 1830; après avoir passé sa licence en Droit à Paris et après avoir achevé ses études à l'Ecole des Hautes Etudes, il est devenu, au temps de son père, ministre de la Guerre, président de la Chambre et ministre des Affaires Etrangères (malgré le fait qu'il n'avait à l'époque que 18–25 ans) et plus tard il a été chargé d'apporter au prince Carol, à Düsseldorf, en 1866, le résultat du plébiscite, qui l'appelait sur le trône des Principautés Unies. Après cette époque-là il s'est définitivement établi à Paris, en obtenant même la citoyenneté française en 1888 et en ouvrant l'un des

⁷ *Ibidem*, le document no. 461 du 8 février 1859, p. 612: le consul autrichien le baron Karl von Eder écrivait à son ministre le comte Buol: [Dans l'assemblée élective, après la proposition de la candidature de Cuza en tant que hospodar] «Hierauf trat der Sohn des Fürsten Stirbey, Beyzade Georg Stirbey vor, und machte den Vorschlag, man möchte sich durch einen Eid und schriftlich verpflichten, für Herrn A. J. Couza zu stimmen. Er fügte hinzu, dass sein Vater, dessen Herz mit gleicher Wärme wie das irgend eines Rumänen bei einem patriotischen Gedanke schlage, tief betrauern werde, dass es ihm nicht gegönnt, in diesem erhabenen Augenblicke in Mitten der Vertreter der Nation sich zu befinden, er, der Sohn, bitte aber, man möge dem Ex-Hospodar gestatten, dass auch er durch seine Unterschrift seinen Namen an diesen grossen Akt, der ein unvergänglichen Denkmal rumänischen Patriotismus knüpft»

⁸ *Corespondența lui Știrbei-Vodă* (La correspondance du Prince Știrbei), vol. I, pp. 93, 197–198, 219, 222, 224.

⁹ *Ibidem*, pp. 342, 347.

¹⁰ *Ibidem*, p. 531.

salons connus de l'époque, fréquenté surtout par des peintres et particulièrement par Roybet. Tard, il s'est marié à Judith, actrice à la Comédie Française, veuve de Gustave Fould, le fils du grand ministre des Finances du Second Empire, marié à elle de manière romantique et, si je ne me trompe pas, déshérité par son père. Du mariage avec Fould, Judith avait eu deux filles, la marquise de Grasse, morte de nos jours, et la demoiselle Fould, peintre assez connue, et vu que de son remariage avec Știrbei elle n'a eu aucun enfant, le prince Georges a adopté les deux filles de Fould, en leur laissant une grande fortune convertie en le palais du Boulevard de Courcelles, le château de Bécon-les-Bruyères, une merveilleuse villa à Royan et une autre à Nice, sur la Promenade des Anglais... A son décès sont apparus les descendants d'une Allemande, Louise Schutte de Hanovre, qui, femme de chambre de l'épouse du hospodar Știrbei, avait déclaré, en 1863, à la chapelle orthodoxe de Vienne, un fils, comme né de sa liaison avec le jeune prince; trois enfants de Herr Professor Schutte réclament aujourd'hui [c'est-à-dire à la fin des années '20] aux tribunaux français la fortune des Știrbey roumains tombée dans les mains des Fould [...], d'où la publicité autour de cet homme, dans l'intimité relative duquel je suis entré par le choix de mon sujet de doctorat. En le visitant dans sa maison du Boulevard de Courcelles, grand a été mon étonnement quand je suis tombé, en plein Paris, sur une sorte de manoir de boyard du milieu du siècle dernier, avec des chambres couvertes d'étoffes orientales, avec des yatagans turcs sur les murs, des vêtements orientaux partout, des narguilés sur de petites tables en ivoire; l'homme qui avait quitté son pays depuis à-peu-près quarante ans prolongeait ainsi, au centre de Paris, le décor de sa vie orientale de jadis... Il était âgé en ce temps-là, en 1906, d'à-peu-près quatre-vingts ans, costaud et massif, poilu et presque complètement sourd, peu expansif mais bienveillant; il avait été l'ami de Weiss, About, Taine, Sarcey, mais aujourd'hui il semblait mener une vie tout-à-fait retirée, au milieu des yatagans et des vêtements orientaux. Bien que je ne l'eusse jamais entendu dire un mot roumain, je ne peux m'imaginer qu'il ait oublié notre langue; il semblait pourtant étranger par rapport à tout ce qui se passait dans le pays. Au temps de la guerre des Balkans, en lui mentionnant le premier-ministre Maiorescu, il eut l'air de se rappeler.

– Ah! Ion Maiorescu ...

– Non, répondez-je, il s'agit de son fils, Titu Maiorescu.

Le vieillard fit un signe de la tête avec le sens qu'il n'avait pas entendu de lui. J'ai maintes fois été dans son manoir du Boulevard des Courcelles, installé dans une maison moderne et j'ai notamment porté une correspondance intense, à l'égard d'un livre à lui, *Les Roumains*, paru sous le pseudonyme James Caterly, dans lequel, après un bref historique de notre peuple, il insistait plus sur le règne de Barbu Știrbei et sur son rôle dans l'œuvre de l'Union, ainsi que sur une mission propre à Salzbourg, lors d'une entrevue entre Napoléon III et François-Joseph,

dans laquelle l'Empereur protecteur nous avait cédé à l'Autriche; c'est lui qui m'a chargé de le traduire en roumain. En ce qui concerne Weiss, le prince a mis à ma disposition tout ce qu'il avait de son ami; au parachèvement du travail, en m'offrant de l'imprimer à ses frais, en signe de reconnaissance, je l'ai prié d'accepter de le lui dédicacer. Tout en acceptant, il m'a invité à passer le lendemain chez lui, quand, en me disant que, vu que la rédaction d'une dédicace est une chose assez délicate, il se permettrait de soumettre à mon approbation un carton sur lequel il avait composé seul la dédicace en les termes suivants:

A

Monsieur le prince Georges B. Știrbei

Au camarade d'enfance de Weiss

A l'ami fidèle et dévoué qui a su défendre avec sa plume

La mémoire et l'œuvre de Weiss après sa mort

Cette thèse est respectueusement offerte et dédiée par

son dévoué compatriote Roumain

E.L.

telle qu'elle est parue en face du volume avec lequel, accompagné d'une préface d'Emile Faguet, et avec une autre sur les voyageurs français en Grèce au XIX^e siècle, préfacé lui aussi par Gustave Fougères, je me suis présenté à la soutenance du doctorat à la fin de l'année 1909» [à la Faculté des Lettres de Paris]¹¹.

La figure de Georges Știrbey est également liée à celle du sculpteur Jean-Baptiste Carpeux, le célèbre auteur des bas-reliefs de l'Opéra de Paris, qui a fini ses jours en 1875 à Courbevoie¹², étant l'hôte de l'aristocrate roumain qui aimait d'être entouré par des artistes. Comme on vient de mentionner, Georges Știrbey aimait s'exercer dans l'écriture et on lui doit un volume de souvenirs intitulé *Feuilles d'automne*, paru à Paris. Moins connu que les autres Roumains qui ont vécu à Paris, Georges Știrbey a cultivé ses amitiés artistiques, en laissant à sa patrie d'adoption le témoignage de son attachement: il en reste un musée, ce qui n'est pas peu dans le monde culturel foisonnant de la capitale française.

¹¹ E. Lovinescu, *op.cit.*, pp. 69–71.

¹² *Encyclopédie Alpha*, vol. 2, p. 1113.